

REDIGEE EN COLLABORATION

"J'entends grincer la scie et tomber le marteau." (Campenon)

BUREAU: 3954 PARC LA FONTAINE — TEL: FRONTENAC 1233

25e ANNEE — No 1304.

MONTREAL, 19 NOVEMBRE 1938.

Abonnement : \$2.50 par année

## L'EFFRONTERIE DU MAIRE RAYNAULT

### ME EDOUARD MASSON, HÉROS DES TRAI TRISES NATIONALES

Un individu qui se croit un astre et qui n'est qu'un zéro. — M. Duplessis se débarrassera-t-il de cet encombrant personnage?

La presse quotidienne a mentionné ce fait, plutôt surprenant, que Me Edouard Masson a été l'avocat de M. Louis Fitch au recensement des votes dans l'élection de Saint-Louis. Or, qui dit Fitch dit Duplessis, pour l'instant du moins, car ayant dans son écurie deux "poulains" aussi disparates que MM. Fitch et Arcand, on se demande comment M. Duplessis pourra conduire son char.

Depuis longtemps il est reconnu que Me Edouard Masson est l'un des avocats qui font le plus de tort au Barreau par leurs finasseries, leurs virvoltes et leurs carambolages politiques. Nous n'avons nullement dessein de faire aujourd'hui la critique des méthodes suivies par Me Masson dans l'exercice de sa profession, spécialement son habileté à se maintenir en équilibre sur la ligne de démarcation en ce qui est l'étiquette professionnelle et ce qui ne l'est pas. C'est affaire entre lui et ses clients. Mais nous croyons qu'il est permis d'insister sur ses manoeuvres



Me EDOUARD MASSON, avocat, aux vastes ambitions politiques.

électorales en laissant au public de juger des procédés qui lui sont habituels.

Il fut l'un des organisateurs de M. Maurice Duplessis, ou plutôt il s'imposa comme tel en 1935 et en 1936. A l'en croire, ce fut lui le véritable vainqueur et non le Mauricien. Il arriva tout de même que notre LeNoblet ne pensa pas de la sorte et n'accorda pas à Me Masson ce que celui-ci réclamait à coups de poing et à coups de pied: le poste de procureur-général dans le cabinet formé en septembre 1936. Procureur-général, vous entendez bien! Car si Me Masson ne figurait pas sur la liste des élus, il se faisait fort de trouver un comté dont le représentant s'empresserait de se retirer en sa faveur et les électeurs de lui offrir le siège dont il avait besoin. Nous nous souvenons que dans le temps Dame Rumeur désignait Me Masson comme assistant-procureur-général. Bien peu de citoyens, en effet, auraient pensé qu'il avait eu le culot de jeter son dévolu sur un département dont se charge d'ordinaire le premier ministre lorsqu'il est avocat.

En tout cas Me Masson, malgré sa phénoménale audace — et l'on sait que, selon l'expression populaire, il a du front "tout le tour de la tête" — ne fut pas nommé assistant-procureur-général. On a beau reprocher un tas d'inconvenances à M. Duplessis, il n'était pas homme à commettre une pareille bourde. Furieux de voir sa personnalité reléguée aux oubliettes, Me Masson se mit à débâter contre le premier

ministre et à tâcher d'éloigner de lui ses principaux amis, même des membres du cabinet. N'ayant pas été heureux dans cette oeuvre de démolition, car rien n'est plus difficile que de débarquer du jour au lendemain un premier ministre élu à une impressionnante majorité, Me Masson changea soudain son fusil d'épaule, et, pour arriver à ses fins, s'imposa, selon sa coutume, à l'organisation de M. Adhémar Raynault, candidat avoué du premier ministre à la mairie en décembre 1936, et subventionné par la caisse électorale de l'Union Nationale, ou, pour mieux dire, les trusts. Mais il ne fut pas accueilli avec l'enthousiasme qu'il aurait désiré par l'organisation "raynaultiste", qui le tint en suspicion, doutant avec raison de la sincérité de l'encombrant personnage.

Entre temps Me Masson s'était lancé dans le journalisme. S'alliant en très grand secret avec M. William Juneau, directeur, et M. Adrien Arcand, rédacteur, il fit de "L'Illustration Nouvelle" une feuille 100 pour 100 fasciste, exaltant Hitler et Mussolini chaque matin et fustigeant les Juifs.

Nouveau changement de décor: on apprend un jour que M. William Juneau a quitté "L'Illustration Nouvelle", que M. Adrien Arcand a cessé de manger du Juif et que Me Masson a disparu... A partir de cette chute retentissante, l'Union Nationale put compter davantage sur "L'Illustration Nouvelle", ne pas craindre les coups de Jarnac que lui décochait très sournoisement de temps à autre Me Masson, et s'appuyer avec plus de certitude sur un organe n'ayant plus à servir les intérêts personnels d'un individu désemparé dans ses fantasmagoriques aspirations. Que les temps sont changés depuis le jour où Me Masson se croyait le nombril du parti "duplessiste"!

Me Masson est fort vaniteux. Nous ne dirons pas orgueilleux, car ce terme s'applique à un homme ayant la consistance que Me Masson n'a pas. Il se croit naïvement l'égal des Aimé Gauthier, des J.-E. Beaulieu, des Arthur Vallée et autres maîtres du Barreau canadien-français, alors qu'il n'atteint même pas à leurs chevilles. S'il veut trouver des hommes de sa trempe, de son milieu, il a justement près de lui, son voisin, le fameux Frédéric Brizard des "messes noires" dénoncées par l'ex-"Goglu" d'Adrien Arcand.

L'audace, l'impudence, la duplicité, fussent-elles poussées à leur extrême limite, ne sauraient suppléer au talent; et quand un homme n'a que ces moyens de parvenir, il ne tarde pas à recueillir la juste rétribution de ses traîtrises politiques: tout d'abord le mépris public, et ensuite la chute dans le néant.

Après avoir brûlé l'un après l'autre tous ceux qu'il faisait mine d'adorer, soit M. Duplessis et tutti quanti, Me Masson essaie aujourd'hui de se recoller à l'Union Nationale, et avec quelle viscosité! Mais le premier ministre, qui passe pour être un politicien roublard, aura tôt fait d'adresser au ciel cette ardente et opportune prière:

— Seigneur, délivrez-moi de mes amis, car de mes ennemis, je m'en charge!  
AUGUR.



### LE PARAPLUIE DE M. CHAMBERLAIN

Il est en train de devenir aussi populaire que le "riflard" du bon roi Louis-Philippe — La révolution de 1848 fut-elle un avertissement?

Le parapluie est redevenu à la mode avec M. Neville Chamberlain, d'Angleterre, après l'avoir été avec le bon roi Louis-Philippe, de France, ce monarque qui, en somme, aussi prudent que le "orenier" britannique, ne sortait jamais sans son riflard.

Ah! comme les hommes d'esprit d'il y a un siècle le lui reprochèrent, à Louis-Philippe, cet accessoire qu'ils trouvaient bourgeois, vulgaire, platement pacifique! Les Aristophanes du "Charivari", de "La Caricature", etc., surnommèrent l'ancien combattant de Valmy le "roi-parapluie", et ce sobriquet, avec la "poire" de Philippe, fut une des causes de la révolution de 1848... Que voulez-vous, les Français voulaient un emblème plus flatteur pour l'amour-propre national. Ils furent bientôt servis. . . Après le pépin sans gloire, de Louis-Philippe, ce fut le sabre de Napoléon III.

Vais-je en arriver maintenant au parapluie de Chamberlain? Pas encore. Le tragique incendie de Marseille a été comme toutes les catastrophes l'occasion de rappeler les "précédents". Au cours d'une "flambée" magnifique, à Paris, un bon papa, trouvant en toutes circonstances un prétexte à quelque leçon de morale, disait à son petit garçon effrayé par les flammes et la fumée:

— Voilà ce qui arrive. Toto, quand on joue avec les allumettes!

Il y a une bonne cinquantaine d'années, le feu prit aux grands magasins du Printemps, qui étaient alors bien moins grands qu'aujourd'hui. Heureusement, c'était après la fermeture. Seul était resté, dans son bureau, le directeur-fondateur de la maison, M. Jules Jaluzot.

Tout brûla avec une rapidité fantastique. M. Jaluzot, pendant qu'il se tirait d'affaire, mais ses favoris, déjà fameux, étaient rousis. Et c'est d'une voix émue — cela se comprend assez — qu'il déclara:

— Je n'ai pu sauver que mon parapluie.

Cette phrase, partout publiée, devint célèbre. Elle entra même, et y resta pendant longtemps, dans la collection des clichés de la conversation parisienne. Pour tout dire d'un joueur décaqué, d'un pigeon plumé par les moins grands, un client de Robert-Macaire, on n'avait qu'à prononcer:

— Il n'a pu sauver que son parapluie, comme Jaluzot!

Ou mieux encore:

— Moins veinard que Jaluzot, il n'a même pas pu sauver son parapluie!

Le troisième de ces riflards célèbres est celui de M. Chamberlain. N'ajoutons rien de ce qu'il a inspiré en voyage, sinon en vers, à tant de panegyristes.

Pour copie conforme.  
MISTIGRIS.

### TRAVERSES À NIVEAU

La compilation des rapports d'accidents aux traverses à niveau illustre des cas vraiment typiques. Un camionneur d'Edson, Alberta, mérite certainement une médaille de plomb. C'est à lui que revient le déshonneur d'avoir frappé le sciezienne wagon d'un train de marchandises en marche. La longueur moyenne de ces wagons étant de 42 pieds, celui qui fut frappé était à 2,500 pieds de la locomotive. Toutefois, un chauffeur de Simcoo, Ontario, pourrait le réclamer. Comme il arrivait à une traverser à niveau il dépassa une voiture stationnant à l'arrêt pour aller se jeter sur la locomotive.

La liste des accidents illustre assez bien l'idée des conducteurs de franchir la traverser avant le passage de la locomotive. Quelques-uns se font happer au passage et d'autres la frappent mais à leur grand malheur. Personne ne peut encore expliquer l'idée des conducteurs qui frappent les wagons à plusieurs centaines de pieds à l'arrière de la loco.

### SERA-T-IL DE NOUVEAU CANDIDAT? — L'HOMME QUI AURAIT REÇU D'UN SEUL TRUST \$75,000 EN 1936 — ASSASSINS DE GAGALAS — LES CANDIDATS À L'ÉCHEVINAGE

A en juger par le discours décousu du maire Adhémar Raynault en la salle de l'Ecole de Levis, boulevard Monk, Côte Saint-Paul, vendredi soir, il semble bien que cet énergumène va être de nouveau candidat à la mairie de Montréal en décembre prochain.

A moins qu'il ne cède la place à M. C.-A. Gascon, le champion de l'Est-Central-Commercial, fortement appuyé par l'ex-maire Médéric Martin pour une raison au moins inattendue. L'hon. Médéric Martin, conseiller législatif, qui n'a pas d'enfant, estime que M. Gascon devrait être élu maire parce qu'il en a quatorze. Médéric aurait-il soudain été saisi de remords?

Quant à Adhémar-Deux, il s'est bien pauvrement défendu de l'accusation lancée contre lui d'avoir accepté, en 1936, l'argent de la Montreal Light, Heat & Power Consolidated, et d'avoir voulu cette année renouveler cet exploit en accordant au trust de l'électricité un nouveau contrat. D'après des informations particulières, Adhémar aurait reçu en 1936 la jolie somme de \$75,000 pour lancer la jolie campagne que l'on sait, dont le point culminant fut le meurtre de Gagalas, resté insoluble.

### TRENTE-CINQ CANDIDATS

A l'échevinage, les positions commencent à se dessiner. Adhémar-Deux aurait dessein de présenter 35 candidats, dont 8 seulement sont des échevins actuels, les autres, attirés par de belles promesses en janvier 1937, et ayant constaté le néant de la "raynaultisation sociale", s'étant défilés. Si l'ex-maire Camilien Houde, auquel on prête l'intention de se présenter à la mairie, veut s'amener sur les rangs, il devra sans doute lui aussi former un "ticket", ce qui lui sera facile, puisque 22 échevins actuels auraient déjà endossé sa candidature.

### CANDIDATS A L'ECHEVINAGE

Dans le quartier Saint-Denis, apanage de l'échevin J.-M. Savignac, les trois mousquetaires Baulne, Farley et Laframboise s'efforcent en vain de trouver un candidat contre celui-ci, ils n'ont pas encore pu déterrer l'as convenable.

Dans le quartier Montcalm, c'est la même chose contre l'ex-échevin J.-E. Dubreuil, adversaire irréductible du maire Raynault. On a été jusqu'à déterrer un mort, le dénommé J.-Henri LaMarre, ancien édile qui, de 1930 à 1932 se rendit assez célèbre pour n'avoir pas le culot de se représenter, si un reste de pudeur pouvait affecter cet individu.

Un bref de quo warranto fut en effet pris dans le temps par M. Emile Hamel, menuisier, contre ce LaMarre, parce que celui-ci, profitant de sa qualité d'échevin, représentant le quartier Montcalm, avait encaissé une commission de \$4,750 sur une transaction de \$30,000, dans la paroisse du Sault-aux-Récollets, entre la Cité de Montréal et la "Ross Realty Company, Ltd." Pas besoin de dire que c'est la Cité de Montréal qui versait l'argent.

En vertu d'un jugement rendu par le juge Louis Coderre, le 10 octobre 1933, le dénommé LaMarre fut déchu de sa charge d'échevin. Une disqualification de cinq ans ayant été demandée contre lui, le juge laissa aux parties en cause de faire valoir leurs réclamations ultérieurement, ce que le demandeur ne fit pas, estimant que le dénommé LaMarre avait été assez puni et croyant qu'il n'essayerait jamais de remonter son vilain museau. S'il ose récidiver, les électeurs lui ménagent un de ces coups de bâton...

### DANS LE QUARTIER SAINT-JEAN-BAPTISTE, MÊME SITUATION.

Le "leader" A.-E. Goyette entend se représenter, après avoir été élu contre la "raynaultisation sociale" et avoir été l'homme lige de celle-ci, grâce aux deux enfants de choeur qui le dominaient, les sieurs Farley et Laframboise. On croit que cette fois-ci le "leader" Goyette sera bel et bien battu et que son exécuter sera le docteur Gaston Demers, dentiste.

### CIVIS.

### CE QUE HITLER ENTEND PAR LA GRANDE ALLEMAGNE DE DEMAIN

(Dépêche spéciale à "L'Autorité")  
LUCERNE, 18 — La carte la plus récente qui circule en Allemagne, et qui, croit-on, a été créée pour stimuler la fierté des Allemands et l'attachement au Fuhrer et à sa politique, représente l'Europe de demain.

Dans cette carte, l'Allemagne s'étale en un bloc gigantesque du cœur de la France à la Russie, englobant le Nord et l'Est de la France, la Belgique, la Hollande, la Suisse, la Pologne, la Lithuanie, la Lettonie et l'Esthonie.

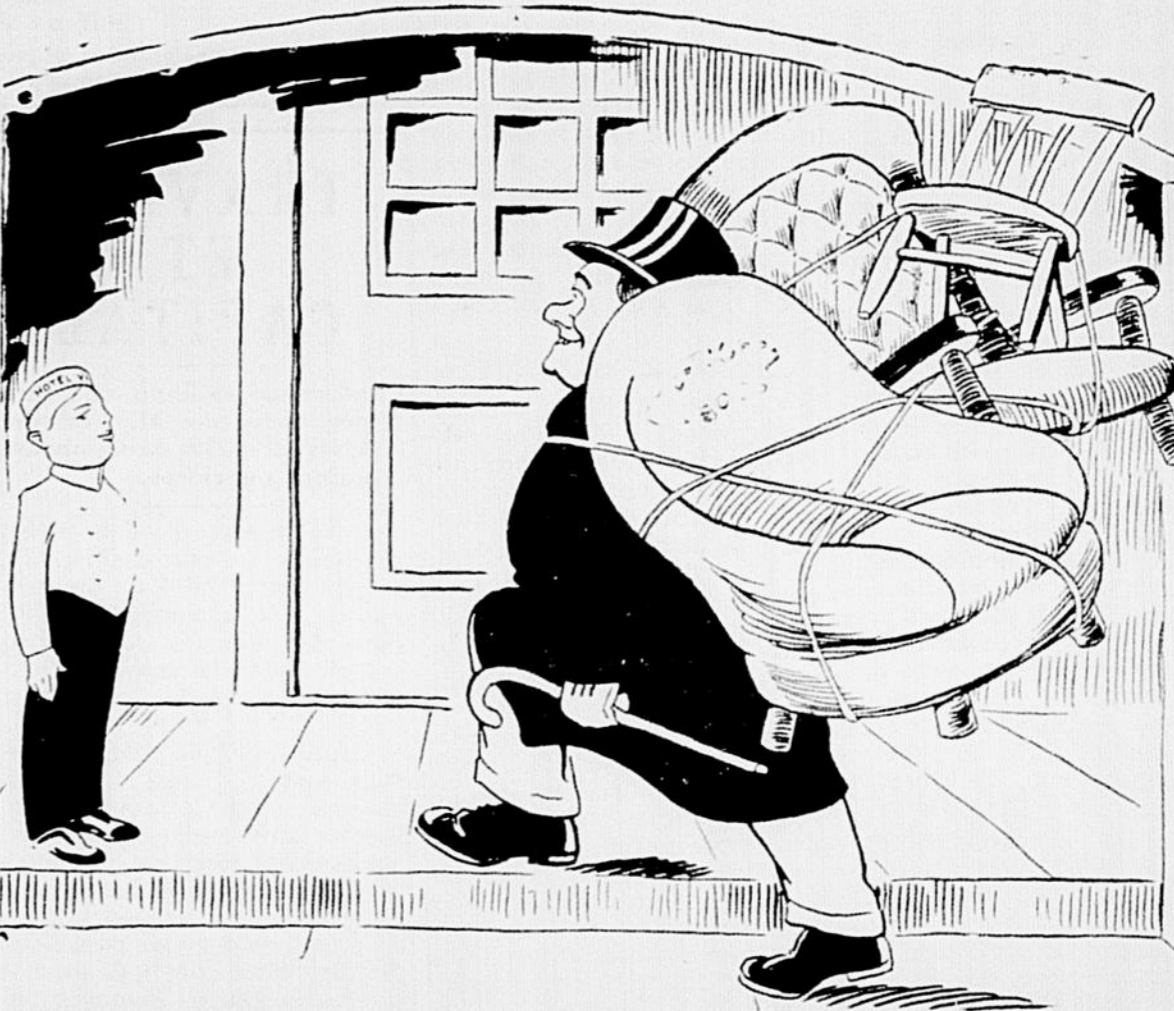
Plus bas, l'empire austro-hongrois est restauré, et s'étend jusqu'à la mer Noire (comprenant tous les pays balkaniques), et comme complètement, l'Ukraine indépendante dresse sa barrière puissante à la Russie rejetée hors de l'Europe.

L'ambition d'Hitler semble même vouloir l'entraîner au-delà des limites du bon sens. Ainsi, lorsqu'il dit à la Tchécoslovaquie: "J'ai besoin de ce territoire pour relier ensemble mes chemins de fer. Donnez-les moi ou c'est la guerre!"

### LA LUNE ENNEMIE DE LA RADIO

Voire T. S. F. est empoisonnée par des parasites? Votre audition est sabotée par des rayonnements détestables. N'accusez pas que des causes terrestres. La lune peut être responsable. Faites une expérience attentive: vous constaterez que votre appareil va beaucoup mieux quand la lune n'est pas à l'horizon. Dès qu'elle apparaît, se produit une dépression dans la couche des gaz ionisés qui entourent le globe. Ils se rapprochent de la terre — non moins que lorsque les taches solaires s'agrandissent — et, pour ces deux raisons (surtout pour la première), votre radio a une voix de rogomme.

### DÉMÉNAGEMENT DU 12 DÉCEMBRE



CAMILIEN — Pourquoi que je ne passerais pas de l'hôtel Mont-Royal à l'hôtel-de-Ville? J'ai déjà fait des sauts aussi hauts que ça dans ma vie!...



### L'EMPRISE DE FRANCESCHINI A PRIS FIN DANS LE QUÉBEC

(Dépêche spéciale à "L'Autorité")

QUÉBEC, 19 — La nouvelle publiée dans "L'Autorité" du 12 novembre, à l'effet que le signor Franceschini, entrepreneur italo-ontarien, avait obtenu le contrat du boulevard métropolitain, soit une entreprise de 6 à 7 millions de dollars, n'est pas tombée dans les oreilles d'un sourd.

M. Duplessis lui-même a déclaré que Franceschini n'aurait rien à faire avec ce boulevard métropolitain aussi longtemps que lui, Maurice, exercerait un contrôle sur cette entreprise, car le boulevard métropolitain ne pourrait être construit que par une collaboration du gouvernement fédéral et du gouvernement provincial. Or l'octroi de ce gros contrat à Franceschini dépasserait évidemment le pouvoir du gouvernement provincial.

La domination du Franceschini est terminée, car cette entreprise ne saurait durer plus longtemps, à moins de déclencher dans la province de Québec un scandale de première grandeur. Cet Italo-Ontarien a certes abusé de la "puissance d'achat" dont il se vantait ouvertement.

ROBUR.

### BARBARIE ALLEMANDE CONTRE LES JUIFS AU MOYEN-ÂGE

Le ghetto et ses chaînes. — L'odie "miraculeuse" du temps des croisades. — "Responsables" de la Peste Noire. — Une épouvantable histoire de "puces".

Les terribles persécutions que subissent les Juifs en Allemagne nous ramènent, selon l'expression courante, aux jours du Moyen-Âge. Voyons donc comment étaient traités les Juifs, en ce temps-là, en Allemagne. MM. Jérôme et Jean Tharaud ont écrit là-dessus un livre, "La Juente Errante", qui contient des détails fort intéressants. Sous ce titre symbolique, les auteurs ont voulu décrire la vie nomade d'Israël et les effroyables épreuves dont fut parsemée sa route.

### MÉSADVENTURE DE CANARD

Pourquoi rappeler les jours anciens, les jours heureux d'avant l'exil? Dans la misère, il ne convient de parler que de la misère... J'étais déjà, depuis des siècles, une jument, et des plus malheureuses, condamnée par le sort à errer éternellement à travers le vaste monde, quand les hasards de l'existence nous conduisirent, mon mal-

...dante du Canada, cédait celui-ci à l'Angleterre, et aucune convention, que l'on sache, n'a annulé depuis ce traité, Barbe-à-Poux combattit longtemps pour le rétablissement de la royauté en France. Pourquoi craint-il si fort une royauté au Canada, ce sinistre barbu?

BARBARIE ALLEMANDE CONTRE LES JUIFS AU MOYEN-AGE

(Suite de la page 1)
fois nous prenions par le Danube pour nous rendre à Ratisbonne ou bien à Nuremberg, et partout nous étions bien accueillis. En ce temps-là, quand nous avions payé ce qu'il fallait payer aux portes, personne ne se souciait de nous. Ah ! qu'il est bon d'être oublié quand on est misérable ! Qu'on était bien dans le ghetto paisible, fermé tous les soirs par des chaînes ! Hélas, cela ne dura pas, et nos malheurs, un instant suspendus, recommencèrent avec l'histoire de l'Oie.

L'OIE MIRACULEUSE
Un jour, à Spire, je m'en souviens, des hordes de furieux, qui portaient sur la poitrine deux bandes d'étoffe rouge en croix, et allaient, disaient-ils, arracher le tombeau du Christ au pouvoir des Sarrasins, envahirent nos chères maisons paisibles, pillant et massacrant tout ce qui tombait sous la main. J'entends encore leurs cris : "Nous allons outre-mère venger notre Dieu qu'on outrage, épargnez-nous en chemin les maudits qui l'ont tué !" Ah, l'épouvantable carnage ! Tout mon poil s'en hérissa encore !... Il y en avait qui marchaient derrière une oie qu'ils prétendaient miraculeuse, et se laissaient mener par elle partout où il lui plaisait d'aller. Miraculeuse ou non, l'oie ne nous aimait pas. Partout où ces furieux passaient, jamais le damné volatile ne manquait de les conduire chez les Juifs. Aussi, chaque fois que mon maître met, comme je viens de le voir faire, une oie en loterie, je songe avec plaisir que, dans quelques instants, un Juif va lui tordre le cou. Je n'aime ni les Chrétiens ni les oies.

Tant et tant de Juifs périrent par la faute de cette volatile, qu'un Othon ou un Frédéric, en tout cas un des Empereurs du saint-empire romain germanique, qui n'était ni saint ni romain, comme chacun le sait, finit par nous prendre en pitié. On fit savoir à son de trompe que les Juifs, leurs biens et leurs bêtes, lui appartenaient en propre, attendu qu'il était le successeur et héritier des Empereurs Vespasien et Titus, qui avaient pris Jérusalem et fait de tous les Juifs leurs esclaves. C'est une belle chose que le droit et l'esprit historique !... Désormais, nous fûmes les serfs de la Chambre Impériale. Pour payer cet honneur, chacun de nous, bon an mal an (l'explicite qui pourra, du plus pauvre des Juifs on peut toujours tirer quelque chose) versait un denier d'or au moins. Et ce n'était pas tout ! Quand notre maître et protecteur voulait récompenser une ville ou un prince qui lui avait rendu service ou dont il attendait quelque chose, il lui faisait cadeau d'un petit lot de Juifs, comme si tous les fils d'Israël n'étaient que du bétail tel que moi. Le cadeau n'y conviens, n'avait pas l'air fameux. Nous ne payons guère par la mine ! Mais s'il avait été si mauvais, on ne l'aurait pas tant recherché. Pour nous l'affaire était moins bonne, car nous devions payer deux fois : notre saint Empereur, qui, paraît-il, nous protégeait toujours, et le maître nouveau auquel il nous avait cédés.

L'HISTOIRE DES PUCES
Plaie d'argent n'est pas mortelle. Sans quoi, où serions-nous, mon Dieu ? Mais arriva l'histoire des Puces !
En moins de quatre années le terrible fléau qu'on appelait la Peste Noire, fit passer de vie à trépas un bon tiers de l'Europe. Dans les étables, nous savions tous, entre bêtes, que ce fléau venait des puces. Mais les Chrétiens, plus stupides encore qu'au temps où l'oie les conduisait, s'imaginèrent que

cette peste-là était encore un de nos tours. Comme on mourait dans le Ghetto un peu moins qu'ailleurs, paraît-il (ce que je n'ai jamais compris, car nous avions autant de puces !), le bruit courut qu'un sorcier juif avait fabriqué un mélange d'araignées, de crapauds, de rats, d'hosties et de lézards, et qu'avec ce venin nous empoisonnions tous les fleuves, toutes les fontaines et tous les puits. D'autres disaient que cette peste avait été envoyée aux Chrétiens, non point par un sorcier mais par Jésus lui-même, pour les punir de leurs péchés. C'était un peu moins ridicule. Le fâcheux, c'est qu'on ajoutait que le pire des péchés était précisément de tolérer les Juifs. En sorte qu'en l'une ou l'autre occurrence, notre cas n'était pas meilleur. On nous brûlait, on nous noyait, on nous expulsait des villes ; dans les champs, on nous assomait ; c'était le seul remède qu'on eût encore trouvé contre la peste noire — ce qui faisait bien rire les puces...

Il y avait aussi contre nous une vieille histoire de cheval, dont nous eûmes beaucoup à pâtir.

LE MEURTRE RITUEL
Un jour, à Blois, quelques temps avant Pâques, un palefrenier, qui menait boire son cheval à la Loire, se rencontra avec un Juif qui faisait aussi boire le sien. J'ignore ce qui fit peur au cheval de ce palefrenier, toujours est-il qu'il s'échappa, prit le galop, tomba et se cassa la jambe. Pour détourner la colère de son maître, le valet raconta qu'il avait vu le Juif jeter à la rivière un cadavre d'enfant, et que c'était cela qui avait fait peur à l'animal. Sur quoi, tous les Juifs de la ville furent accusés d'avoir tué un enfant, pour mélangers son sang au pain qu'ils mangent le jour de Pâques ; et on commença leur procès, dont on peut dire qu'il dure encore.

Depuis l'origine du monde, c'est-à-dire depuis qu'on nous hait, jamais accusation pareille n'avait été portée contre nous. Hitites, Egyptiens, Philistins. Gens de Babylone et d'Assur, Perses, Médés, Grecs et Romains, aucun des peuples qui nous ont détestés, pas même les premiers Chrétiens et saint Jérôme lui-même, n'avait imaginé cela ! Il fallut ce palefrenier de Blois et son cabochard de cheval, pour accoucher de cette histoire qui nous a coûté tant de larmes ! Le palefrenier soutint mordicus qu'il avait vu le Juif jeter à la rivière le cadavre de l'enfant. Pour éprouver son dire, on le conduisit en bateau à l'endroit même où il jurait que le crime avait eu lieu ; on remplit d'eau la barque, et la barque n'ayant pas coulé (le monde est toujours plein de choses inexplicables !) l'éprouve tourna contre nous. Il fut désormais établi que c'était notre habitude de sacrifier ainsi chaque année, quelque part, une pauvre victime dont le sang était distribué dans toutes les Communautés d'Israël, pour fabriquer le pain de Pâques. Les rois, les princes, qui volontiers nous étions mariés par la prostitution de la Politique à la ploutocratie organisée, devait provoquer, à, en fait, provoqué, déterminé de salutaires réactions dans le monde du travail. Ces réactions se sont traduites, comme on sait, depuis plus d'un demi-siècle, par le solidarisme appliqué de la classe ouvrière, autrement dit par le syndicalisme, c'est-à-dire l'association de salariés du même métier ou de la même usine, selon le cas, résolu à défendre collectivement leur droit naturel à la loi, et à empêcher qu'on ne leur fasse de la main à l'encre, ce qui n'est pas peu dire, et qui plus est, ne désarme pas.

Contrairement à la conception communément répandue, la lutte de classe est plutôt le fait du patronat qui l'a provoquée que du salariat qui la subit. Par son attitude égoïste, le Capital a pour ainsi dire maintenu la co-existence de l'opulence et de la misère en les stabilisant toutes deux. Et c'est de cette co-existence de deux états contraires qu'a surgi, inévitablement, la lutte des classes. Le monde du Travail ne demande pas mieux, certes, que de collaborer avec le Capital, mais encore faut-il que dans cette collaboration, celui-ci ne soit pas la dupe de celui-ci, comme il ne l'a été que trop jusqu'à présent, faut-il qu'une majorité de citoyens exploités ne demeure pas impunément inféodée à une minorité de citoyens exploitateurs. En définitive, il faudrait que le Capital et ses alliés de toujours, politiques et autres, renoncet à ceux de leurs privilèges dont le maintien perpétue l'équivoque sociale et retarde indéfiniment l'aurore de cet avenir meilleur vers lequel tendent, aujourd'hui, tant de bonnes volontés.

GIN De Kuiper
10 onces 85¢
26 onces \$1.90
40 onces \$2.65
Le vrai goût de Hollande a toujours distingué ce vieux gin bienfaisant et les vrais Canadiens l'ont toujours préféré depuis plus de cent ans !

TRAVAIL ET CAPITAL

Conférence radiophonique prononcée par M. Fernand Marrié. — La désunion des unions ouvrières.

Voici le texte de l'allocution prononcée au poste C.K.A.C., programme: "La Voix du Peuple — C'est mon avis", par M. Fernand Marrié, journaliste, sur ce sujet: "Travail et Capital":

Depuis quelque temps, ces deux mots: Travail et Capital, ont une vogue extraordinaire, inouïe, universelle. Leur puissance évocatrice est devenue telle, a pris une si formidable ampleur qu'elle en est arrivée à secouer le torpore chronique des cerveaux constipés de nos soi-disant grands hommes, politiques et autres, dont la réputation, vous vous en rendez bien compte, est surtout faite de publicité.

L'importance de ces mots magiques tient à ce qu'ils sont, tous deux, à la base même de la bataille sociale qui fait rage, si l'on peut dire, de l'une à l'autre extrémité de notre planète; à ce qu'ils constituent en quelque sorte l'essence, la raison d'être de ce conflit, d'ordre à la fois matériel et idéologique, qui se déroule actuellement sur l'échiquier mondial.

Jusqu'à ce qu'on est convenu d'appeler la crise — mais qui n'est, en réalité, qu'une reprise accentuée de crises antérieures analogues — le Capital a toujours eu ses coudees franches et a nettement subordonné, trop nettement, la rétribution du travail producteur aux exigences désordonnées de son farouche égoïsme, la nécessité de salaires "humains" à cette immoralité équivoque économique que sont les dividendes, le salaire du Travail à celui de l'Argent.

Cette suprématie continue du Capital sur le Travail, favorisée par la prostitution de la Politique à la ploutocratie organisée, devait provoquer, à, en fait, provoqué, déterminé de salutaires réactions dans le monde du travail. Ces réactions se sont traduites, comme on sait, depuis plus d'un demi-siècle, par le solidarisme appliqué de la classe ouvrière, autrement dit par le syndicalisme, c'est-à-dire l'association de salariés du même métier ou de la même usine, selon le cas, résolu à défendre collectivement leur droit naturel à la loi, et à empêcher qu'on ne leur fasse de la main à l'encre, ce qui n'est pas peu dire, et qui plus est, ne désarme pas.

En outre, ce qui maintient nos ouvriers en état d'infériorité manifeste, par rapport à leurs patrons, c'est qu'à l'encontre de ceux-ci, les travailleurs manquent généralement d'esprit de solidarité. Et comment seraient-ils imbus de ce sens du solidarisme quand leurs incompétents et moyennageux éducateurs ou bien en étaient eux-mêmes dépourvus ou bien avaient mission de faire le silence sur tout ce qui eût été de nature à compromettre les privilèges abusifs de la classe dirigeante? Comment nos ouvriers auraient-ils pu, si ce n'est par une rééducation personnelle, acquérir des notions autour desquelles on s'est toujours appliqué, en hauts lieux, à faire l'obscurité? Néanmoins, en dépit de cette pénurie éducationnelle dont

LE ROI DES CHIENS QUÊTEURS, "JACK" PREND SA RETRAITE

Un épagneul qui a ramassé \$40,000. — Il "exercerait" à la gare d'Euston, de Londres. — Parmi ses "amis" il comptait Lloyd George et l'actrice Gracie Fields.

Les anglo-Saxons, certes, s'intéressent beaucoup aux animaux. Les bêtes familières sont l'objet de leur sollicitude générale. Il n'est pas rare de voir des juges condamner un charretier qui a maltraité un cheval, un brutal qui a donné un coup de pied à un chien ou à un chat. Dernièrement, un cordonnier, qui avait un canari en cage, n'a-t-il pas dû payer une amende parce que les barreaux trop étroits ne permettaient pas à l'oiseau de s'ébattre sans se rognor les ailes?

De même, les animaux qui le méritent sont à l'honneur. Les journaux américains annonçaient, il y a quelques jours, qu'un grand banquet avait été offert, à New-York, à l'occasion du vingt-troisième anniversaire d'un chat. Le président Roosevelt, invité, s'était gravement excusé, mais de très importants personnages, hommes politiques et hauts fonctionnaires, avaient honoré la cérémonie de leur présence et prononcé des toasts émus afin de rendre hommage à la carrière d'un "chat fidèle et sans reproche".

Mais voici une nouvelle qui nous parvient de Londres et qui intéresse grandement l'opinion de l'autre côté du "channel". Jack, le fameux chien, l'étoile de la gare d'Euston, le roi des chiens quêteurs, va prendre sa retraite...

MASTER JACK
Tout le monde connaît Jack à Londres. C'est un bel épagneul au poil noir et frisé, aux yeux chatains, aux longues oreilles tombant gracieusement. Il est populaire parmi tous les employés de la gare d'Euston, depuis les commis de librairie jusqu'aux porteurs, en passant par les vendeuses de cigaretttes et de chocolat.

Quant il passe fièrement avec sa boîte de cuivre sur le dos, chacun le salue, lui adresse un amical bonjour. Et Jack, heureux et satisfait, poursuit son chemin sans s'arrêter, mais en frétilant de la queue en guise de remerciement.

Car Jack est une manière de célébrité. Depuis 1933, il quête tous les jours que Dieu fait, dans les wagons de la gare d'Euston, pour une série d'oeuvres charitables. C'est un certain Porter Edwards qui eut le premier l'idée d'utiliser les chiens afin de recueillir des fonds pour de bonnes oeuvres. Il commença en 1920. Depuis cette époque jusqu'à maintenant, il a récolté avec ses chiens une somme s'élevant à près de 8,000 livres, c'est-à-dire à peu près \$40,000. Et la part de Jack s'élève à 900 livres, soit \$4,500.

Quant à Roy premier, celui qui a inauguré cette quête et qui prit sa retraite à l'âge de treize ans, il avait à son crédit, lorsqu'il se retira, la somme de 3,102 livres, ce qui représentait — on en conviendra — une jolie fortune.

ABOIEMENT DISCRET
Mais si des voyageurs sont installés, oh! alors, Mr. Jack montre tous ses talents. Peu lui importe que tel monsieur soit plongé dans la lecture de son journal ou d'un magazine, que tel autre, amoureux pressé contre sa compagne, lui murmure de tendres paroles au creux de l'oreille ou contemple rêveusement les volutes de fumée de sa cigarette! Jack connaît son métier: un discret aboiement prévient les voyageurs de sa présence.

Généralement, on le reconnaît aussitôt et on lance dans sa boîte quelques pence. Jack alors remue sa queue très poliment, en guise de remerciement, et s'en va vers un autre voyageur. Mais si l'on ne semble pas faire attention à lui, Jack sait parfaitement comment il doit agir pour qu'on le remarque. Il allonge très doucement, très courtoisement sa patte sur la jambe du monsieur ou de la dame dont il sollicite l'obole. Ses larges yeux couleur chocolat fixent très eloquemment leur regard sur le possible donateur et semblent dire: "Allons! un bon mouve-

"FINAUD" LAURIN CANDIDAT "BLEU" EN JACQUES-CARTIER?

Le maire de Saint-Laurent, non élu par le peuple, tire des ficelles. — M. Vital Mallette l'annihilerait.

(Correspondance spéciale à "L'Autorité")
Ville Saint-Laurent, 19. — Le gouvernement provincial semble vouloir nous prendre pour des enfants. Le fait de nous avoir oubliés "petites voitures", genre autobus, ne nous fera pas oublier que le privilège de choisir notre maire et nos échevins nous a été enlevé.

ROSSERIE
Amusante plaisanterie dont fut victime un acteur aujourd'hui fort connu. Il était tué, dans un drame, dès le début du second acte, qui était long, et s'en réjouissait fort le jour de la répétition générale, ayant ce soir-là un rendez-vous de bonne heure.

IGNORANCE
Sur la petite terrasse, ces terrasses du Midi qui remplacent les cours parisiennes et déservent les appartements du premier étage, Gène et Time jouent près de la grand'mère qui s'absorbe à compter les mailles de son tricet.

MINISTRE DE LA DEFENSE NATIONALE
Sommissions pour la construction d'un bâtiment pour le C.A.R.C. — N.P. à l'adresse: 100, rue Saint-Hubert, P.Q.

SOMMISSIONS POUR DES TRANSMETTEURS ET RECEPTEURS
AVIS est donné par la présente que le délai pour la réception des sommissions pour des transmetteurs et des récepteurs de T.S.F. qui a été fixé à midi, le 17 février 1938, a été porté au mercredi, 16 mars, à 15 heures.

LE JOURNAL "L'AUTORITE", faisant affaires sous la raison sociale de "L'Autorité Enregistrée", a ses bureaux de rédaction et d'administration au n° 395, Parc Lafontaine, Montréal. Il est imprimé à "L'Éclair" de Montréal Limitée, 1725, rue Saint-Denis.

LE TELEPHONE SERT DANS LA FAMILLE LEBON



Cette famille n'a pas de parents éloignés
Non pas que la famille Lebon soit peu nombreuse. Au contraire, elle compte des oncles et tantes, des cousins et cousines, des neveux et nièces et ainsi de suite, disséminés à travers tout le pays. Mais ils ne se perdent jamais de vue. Le téléphone interurbain les rapproche à l'occasion d'anniversaires et de circonstances particulières au cours de l'année... à un prix modique.

L'HOSPICE DU SAINT-BERNARD

Cet hospice, fameux entre tous, est l'un des plus vieux d'Europe. Il fut fondé, en 962, par un prêtre savoyard de famille noble, béatifié sous le nom de Saint-Bernard-de-Menthon. Le personnel de l'hospice se compose de quinze abbés, portant le titre de chanoines, et qu'assistent sept frères, curieusement désignés du nom de marronniers. Tous ces religieux appartiennent à l'ordre de Saint-Augustin; ils se relayent à l'hospice. Leur maison-mère est à Martigny, charmante petite ville située dans la vallée du Haut-Rhône. On sait que les règles de l'ordre font aux abbés une obligation d'aller au secours des voyageurs à toute heure du jour ou de la nuit, et même sous les rafales de neige. Depuis des siècles, ils sont aidés dans leur tâche héroïque par des chiens réputés dans le monde entier. Ils sont merveilleusement doués pour découvrir le voyageur qu'a surpris la tempête. Par leurs abois, ils dirigent de loin les sauveteurs, et c'est par milliers que l'on compte les vies humaines qu'ils ont tirées des griffes de la mort. L'hospice est maintenant relié par des lignes télégraphiques et téléphoniques avec des postes éloignés qui signalent, au besoin, l'urgente nécessité d'envoyer des secours à des voyageurs en danger.

# LA MARCHÉ SUR LE FEU...

Une fournaine qui ne brûle pas. — Phénomènes que la science ne peut expliquer. — S'agit-il d'un "fluide" spécial? — Les Anglais pas indemnes.

Paris, 12 novembre 1938. Que ce titre, lecteur, ne vous induise pas en erreur: il ne s'agit pas ici de la politique européenne, mais d'un phénomène extrêmement curieux qui vient d'être étudié de façon scientifique; la possibilité, pour des créatures humaines, de marcher pieds nus à travers des brâsiers formidables sans être brûlés.

Le cas des "hommes-salamandres", capables de vivre dans le feu comme des poissons dans l'eau, n'est point très rare dans l'histoire des saints, sans remonter jusqu'à Daniel et aux jeunes Hébreux dans la fournaise.

Au XVIIe siècle, un bachelier nommé Richardson étonna l'Angleterre par ses promesses de manger de feu. Devant des témoins dignes de foi, il mâchait des charbons que l'on voyait tout ardents dans sa bouche et sur lesquels on pouvait faire cuire de la viande crue; il avalait du verre fondu, de la poix, du soufre et de la cire enflammés, qui faisaient dans sa gorge le bruit d'un fer rouge trempé dans l'eau.

Vers la même époque, la fameuse Marie Sonnet, raillée par Voltaire, demeurait étendue sur deux tabourets de fer au-dessus d'un grand feu "le temps de rôtir une pièce de veau".

Cavalier, historien des Camarades, raconte que son camarade Clary, pour édifier ses frères, se fit placer au centre d'un bûcher de branches sèches auquel on mit le feu, en présence de sa femme qui poussait des cris perçants. On voyait le frère en prières au milieu des flammes qui s'élevaient plus haut que sa tête. Clary sortit vivant du foyer quand celui-ci fut complètement éteint. Ceci se passa en août 1705, près de Sérignan.

—Je fus un des premiers, ajouta Cavalier, à embrasser le digne frère Clary et à considérer ses habits et ses cheveux que le feu avait respectés.

Plus près de nous, j'ai été le célèbre "médium de l'impératrice". Douglas-Horne, qui enfermait entre ses deux mains un charbon ardent gros comme une orange puis soufflait pour l'activer au point que les flammes sortaient, léchant la chair!

Plus récent encore, puisque l'anecdote date de 1923, est le cas de cette Annie Hunter, de Bournemouth, qui saisisait dans la cheminée des charbons flamboyants et les gardait dans ses mains. A noter que cette personne opérait en état de "trance" médiumnique.

Le London Daily Express ayant envoyé un de nos confrères à ces séances, Annie Hunter posa un charbon ardent sur les cheveux du reporter, qui ne ressentit aucun mal; mais, quand ce dernier voulut ôter le charbon lui-même, il se brûla vigoureusement les doigts!

## LE CONTROLE DES MEDECINS

Le fire walk, ou marche sur le feu, est une coutume extraordinaire très répandue chez les peuplades les plus diverses. Aux îles Fidji, les indigènes creusent une fosse circulaire de trois mètres de diamètre sur un mètre de profondeur. Ils disposent dans le fond un lit de grosses pierres qu'ils font rougir en allumant un feu de bois. Ce bois doit avoir été coupé dans un lieu sacré et selon le rite. L'officiant frappe le bord de la fosse avec une plante magique puis s'avance impunément sur les pierres incandescentes, ainsi que tous ceux qui veulent bien le suivre.

Parfois, il arrive que des Européens sont admis à participer à la cérémonie. Le colonel Gudgeon de Rarotonga marcha ainsi sur les pierres brûlantes le 20 janvier 1898. Il assure n'avoir ressenti aucune chaleur, mais seulement des picotements semblables à des décharges électriques, qui se prolongèrent durant plusieurs heures. Les pierres étaient cependant ardentes, car une demi-heure après l'expérience, des feuilles vertes qu'on y jeta se recroquevillèrent et prirent feu.

La presse anglaise s'est occupée d'une démonstration de marche sur le feu exécutée pour la première fois en Angleterre par Kuda Bux, un musulman du Cachemire, et qui fut contrôlée par des professeurs et des médecins. L'épreuve eut lieu à Carsehalton, où l'on avait préparé

deux fosses de 4 mètres sur 1 m. 50; sept tonnes de bûches de chêne, une tonne de fagots, une certaine quantité de charbon de bois et soixante litres de paraffine furent employés comme combustible.

La température du lit de charbon, mesurée à l'aide d'un thermomètre spécial, était de 350 degrés centigrades quand Kuda Bux le traversa pieds nus, dans le sens de la longueur, les pieds restant au contact des matériaux brûlants durant deux secondes environ à chaque pas.

Avant et après chaque parcours, le professeur Pannet, directeur du service chirurgical de l'hôpital Sainte-Mary, examina et lava la plante des pieds de l'Hindou. Il n'y trouva aucune trace de préparation ni de brûlure; la température de la plante était identique avant et après la marche sur le feu. D'autres expérimentateurs, dans des cas analogues, ont même traité les plantes plus froides après l'épreuve.

Ajoutons que deux assistants, dont M. Digby Mounagh, directeur du St Bartholomew's Hospital Journal, voulurent également traverser le brâsier, mais durent en sortir au bout de deux pas seulement, affligés de brûlures visibles et douloureuses; ce qui tend à prouver que les Anglais n'ont vraiment aucune vocation pour l'incombustibilité!

## MUSICIENS DANS LA FOURNAISE

Mais aucun témoignage n'approche pour la précision et pour la qualité exceptionnelle du témoin, celui de Mgr D... évêque de Mysore, dans l'Inde anglaise, qui assista à une marche sur le feu réellement effrayante en présence du roi.

"En mars 1921, écrit en substance l'évêque, le Maha Rajah, roi de Mysore, me fit inviter à une "expérience de feu" qui devait avoir lieu dans le parc du palais. Je m'y rendis à six heures. On avait aménagé une tranchée longue d'environ quatre mètres, large de deux, qui contenait une épaisseur de charbon incandescent de vingt-cinq centimètres. En arrivant, je me rendis auprès de cette fournaise que j'examinai; il s'en dégageait une chaleur épouvantable.

"Quelques instants plus tard, le roi arriva avec la famille royale et toute la cour. Nous primes place à vingt-cinq mètres du brâsier et le héros de la journée, un musulman du Nord de l'Inde, vint se prosterner devant le souverain puis se dirigea vers le foyer. Je pensais qu'il entrerait lui-même dans le feu; mais point du tout; il s'adressa à un employé du palais avec une vive mimique de persuasion et, comme l'autre hésitait, il le prit par les épaules et le poussa dans le feu... Pendant les premières secondes, l'homme fit mine de s'échapper, puis la frayeur fit place sur son visage à un sourire de satisfaction étonnée et il traversa la fournaise dans le sens de la largeur sans se presser, pieds et jambes nus.

"SUBSTANCE FLUIDIQUE" "Deux, cinq, dix serviteurs du palais défilèrent à leur tour; puis arrivèrent les musiciens du roi, parmi lesquels plusieurs chrétiens. A ce moment, on jeta des charrettes de feuilles de palmier desséchées et les flammes s'élevèrent, plus hautes qu'un homme; les musiciens passèrent avec leurs instruments et leurs feuilles de musique et je remarquai que les flammes, qui venaient lécher leurs visages, contournaient les instruments et les feuilles de papier sans les brûler.

"Deux Anglais, avec l'autorisation du roi, traversèrent également le feu. Quand ils revinrent près de moi, je leur demandai leurs impressions: "—Nous sentions, dirent-ils, que nous étions dans une fournaise, mais le feu ne nous brûlait pas".

Ajoutons que quatre questions détaillées, adressées à d'autres témoins oculaires, ont confirmé entièrement le récit de l'évêque, excepté sur quelques points de détail. Tel est l'extraordinaire problème des hommes-salamandres et de la marche sur le feu. On a parlé d'une "substance fluidique" invisible entourant les initiés, protégeant la chair... Avouons plutôt que la science est muette.

Pierre DEVAUX

# UNE EXPERIENCE ENCOURAGEANTE

Les six campements organisés cette année dans l'Abitibi en vue de faire connaître aux jeunes les travaux de la colonisation, sont sur le point de fermer leurs portes pour l'année. Aussi, dans le but de discerner des résultats obtenus, de mesurer les espoirs qu'il y a lieu de fonder pour l'avenir, se réunissent à Amos, ces jours derniers, les agriculteurs et les contremaîtres de ces campements.

En effet, l'aumônier et le contremaître se partagent les responsabilités du campement; ensemble, ils ont la délicate mission de diriger les jeunes gens dans leur travail, de stimuler en eux l'esprit d'économie et de confiance, d'organiser le campement d'une mentalité, d'un esprit tout particulier.

Il est difficile de juger ensemble des résultats obtenus, tellement nombreux sont les aspects qui peuvent se présenter à une étude spéciale. Pour le moment, nous nous contenterons de répondre à quelques questions. Et, avant d'en arriver là, disons qu'au début de chaque campement se composait de 60 membres; or, d'abord, combien de ces jeunes ont persévéré, c'est-à-dire ont travaillé durant toute la période de quatre mois? On rapporte qu'en moyenne, il y en a environ cinquante pour cent. Dans un groupement particulier, soixante et quinze pour cent des jeunes ont travaillé jusqu'au bout. C'est dire que du point de vue de la ténacité, de l'esprit de travail, il y a lieu de fonder des espoirs.

Une autre question: ces jeunes gens ont-ils fait des économies? Sur ce point, les résultats varient du tout au tout. Il est à noter que dans un groupement particulier 43 jeunes, ayant persévéré jusqu'à la fin, ont épargné, en moyenne, au-delà de cent dollars chacun. Cela n'a pas peu dire vu que ces jeunes étaient payés à raison de deux dollars par jour dont cinquante sous étaient retenus pour les frais de logement et de pension.

Passons à présent à une dernière question, la plus intimement liée au but visé par ces campements de jeunes, celui de leur faire connaître la colonisation en vue de leur établissement prochain. Combien de ces jeunes viendront s'établir définitivement en pays neuf? Il apparaît que la forte proportion de ceux qui ont persévéré jusqu'à la fin se propose de venir prendre un lot au printemps. Cela veut dire qu'ils s'en retourneront dans leur paroisse dès la fermeture du campement; qu'ils s'y marieront au cours de l'hiver et, au printemps, reviendront dans la colonie s'y établir définitivement. A ce dernier point de vue, les résultats sont très encourageants et, à notre avis, justifient certainement le renouvellement de l'entreprise pourvue que, profitant de l'expérience acquise, l'on y apporte certaines améliorations jugées indispensables.

J.-B. LANCTOT.

"RIENS C'EST LE JOUR" AU MONUMENT NATIONAL

Voulez-vous savoir comment l'homme-oiseau atteint la planète Mars? Comment ce Terrien est introduit dans les milieux sociaux et politiques les plus huppés de la Martie? Comment il gagne d'abord les coeurs des jolies Martiennes ainsi que la faveur du cabinet de Sorbec? Comment il éveille la jalousie des épouses, des courtisanes et des maris? Comment il est condamné à la peine capitale de la Martie, au terrible supplice de la démartialisation? Comment il échappe à la fureur des dames dépitées et au jugement du tribunal? Comment, une fois de plus, un être humain est sauvé par l'amour? Venez, les 20, 21, 22 et 23 novembre en soirée et les 20 et 22 novembre en matinée au Monument National, et la revue "Rions c'est le Jour" vous l'apprendra.

Les auteurs, Jean-Charles Harvey et Henry Deyglun y ont exercé leur don de la satire, et les meilleurs interprètes de Montréal, dont on connaît les noms et le talent, assurent le succès de cette pièce pleine d'humour.

Un chanteur de belle classe, William Hain, ténor rehaussant encore le ton de ce concert, en y apportant une voix de ténor italien, une vaste culture, puisque cet artiste a chanté avec l'Orchestre philharmonique et la Schola Cantorum, l'Orchestre de Cleveland, le Women's Symphony, Orchestra of the New York, et qu'en outre de chanter à la Radio aux programmes de la Philco Hour, Palmolive Hour and Chevrolet Hour, il a encore chanté à l'Opéra de Danville, New York Opera Comique, Chataqua Opera.

Ce chanteur se spécialise tout-à-fait dans l'Oratorio. Il eut beaucoup de succès dans le Messie de Haendel dans le rôle de l'Évangéliste de la Passion de saint Jean, de Bach, etc.

La presse avait donc préparé le public à être érigé, et, en effet, il rendit avec délicatesse et une qualité de voix exceptionnelle l'air "Il mio Tesoro" (Don Giovanni) de Mozart avec orchestre et les adieux de Lohengrin, de Wagner, avec l'ampleur et le narratif désirés, démontrant ainsi sa versatilité. L'Orchestre accompagna si bien — en dépit d'un cornet trop enfoncé — à un point d'orgue du chanteur — que M. William Hain dut venir rechanter ce grand air.

La Marche au Jardin du Paradis de Delius est une jolie oeuvre, douce de sonorité, et Finlandia qui, dans ce concert, fut très bien jouée par plusieurs fois, terminant avec vigueur et puissance ce programme de l'Orchestre de Montréal, si bien contrôlé par M. Douglas Clark.

FRANCINE.

DU FLEGME

Un Anglais, de passage avec son domestique dans une ville de Suisse, sous le coup d'une contrainte impérieuse, brave les règles de l'honnêteté et de la prudence et se tourne contre un mur. Un agent arrive et dresse contravention. Vous devrez payer 10 francs, dit-il. — Bien, dit l'Anglais, voici 20 frs. — Mais je n'ai pas de monnaie, réplique le représentant de l'autorité. — Mon non plus, réplique l'autre, mais gardez la pièce de 20 francs. — Impérieux et solennel, il se tourne vers le valet: — John, à votre tour.

IMPOSSIBILITE

Voyons, Toto, dit la maman, au moment du dessert, avec plus d'exactitude que de précision: on ne peut pas les quinquas et les noyaux de cerises sur la nappe. On n'a déposé sur le coin de sa assiette. — Mais, maman, d'objecter aussitôt l'espoir de ses jours, je ne peux pas le trouver, le coin de l'assiette!

# L'Hôtel Windsor possède une atmosphère de distinction très recherchée et est visité par des voyageurs de renom venant de toutes les parties du monde. Il est renommé pour ses chambres ultra-modernes et confortables, son excellente cuisine et son service aussi irréprochable que court-tois.

Les étudiants de l'Université de Montréal ont donné à nouveau leur revue annuelle: "Bleu et Or". La première de ce spectacle avait lieu au Monument National, jeudi soir. Nos corubins ont de véritables dons d'artistes, en plus que les décors étaient très bien conçus. Les scènes se multipliaient pour le plus grand plaisir et la plus grande joie des spectateurs. Citons le tableau où apparaît un ballon au milieu des nuages. Le spectacle survole Montréal en ruine, ce qui donne au pilote l'occasion de raconter son histoire. Très drôle, jugez-en: — Est-ce que la métropole du Canada possédait beaucoup de monuments? — O! oui, le Monument National, par exemple. Saint-Pierre et Rome s'élevaient au-dessus de leur cathédrale. Quant aux maisons, elles avaient toutes des escaliers extérieurs de la plus belle architecture. C'était de véritables envolées vers le ciel. — Comment cette ville a-t-elle pu tomber en ruines? — C'est la faute au tricentenaire. A cette occasion, l'hôtel de ville a décidé de supprimer les taudis. Enlevé ici, déblayé là, supprimé à gauche, soustrait à droite... Deux mois après, il ne restait plus rien de Ville-Marie.

L'intérêt du spectacle ne faiblit pas un seul instant. Dans cette revue de Jacques Gagnier, remarquable par son humour, son rythme, son accord de Munich, Hôtel de ville, carte d'identité, o-La, Empire Britannique, radio, sans oublier l'Université de Montréal.

Une véritable réussite au point de vue scénique a été la scène tzigane, chantée par Pierrette Anarie, danseuse par Betty Maynell. Les décors sont de Jacques Gagnier, remarquables par leur conception synthétique. La scène des tziganes provoqua de nombreux rappels parmi la nombreuse assistance.

L'orchestre était sous l'habile direction de M. Henri Miro.

La revue Bleu et Or, présentée cette année sous la direction de M. Robert Lévesque, étudiant en médecine, constitue un spectacle qu'il faut voir, spectacle présenté avec entrain, esprit, satire et enthousiasme. Il y aura une dernière représentation, aujourd'hui, samedi soir.

Jacques ANTOINS.

MONTREAL ORCHESTRA AU HIS MAJESTY'S

Dans une atmosphère empreinte de poésie et de recueillement, par un dimanche après-midi, rien n'est plus agréable que d'entendre une symphonie, surtout et lorsque le programme comprend des oeuvres de Haydn, Mozart, Beethoven et est très au point. Un chanteur de belle classe, William Hain, ténor rehaussant encore le ton de ce concert, en y apportant une voix de ténor italien, une vaste culture, puisque cet artiste a chanté avec l'Orchestre philharmonique et la Schola Cantorum, l'Orchestre de Cleveland, le Women's Symphony, Orchestra of the New York, et qu'en outre de chanter à la Radio aux programmes de la Philco Hour, Palmolive Hour and Chevrolet Hour, il a encore chanté à l'Opéra de Danville, New York Opera Comique, Chataqua Opera.

Ce chanteur se spécialise tout-à-fait dans l'Oratorio. Il eut beaucoup de succès dans le Messie de Haendel dans le rôle de l'Évangéliste de la Passion de saint Jean, de Bach, etc.

La Marche au Jardin du Paradis de Delius est une jolie oeuvre, douce de sonorité, et Finlandia qui, dans ce concert, fut très bien jouée par plusieurs fois, terminant avec vigueur et puissance ce programme de l'Orchestre de Montréal, si bien contrôlé par M. Douglas Clark.

FRANCINE.

DU FLEGME

Un Anglais, de passage avec son domestique dans une ville de Suisse, sous le coup d'une contrainte impérieuse, brave les règles de l'honnêteté et de la prudence et se tourne contre un mur. Un agent arrive et dresse contravention. Vous devrez payer 10 francs, dit-il. — Bien, dit l'Anglais, voici 20 frs. — Mais je n'ai pas de monnaie, réplique le représentant de l'autorité. — Mon non plus, réplique l'autre, mais gardez la pièce de 20 francs. — Impérieux et solennel, il se tourne vers le valet: — John, à votre tour.

IMPOSSIBILITE

Voyons, Toto, dit la maman, au moment du dessert, avec plus d'exactitude que de précision: on ne peut pas les quinquas et les noyaux de cerises sur la nappe. On n'a déposé sur le coin de sa assiette. — Mais, maman, d'objecter aussitôt l'espoir de ses jours, je ne peux pas le trouver, le coin de l'assiette!

Pierre DEVAUX

# THEATRES

## AU SAINT-DENIS

Tous les admirateurs de Danielle Darrieux — et ils sont nombreux — voudront se rendre aujourd'hui au St-Denis, y voir "Port-Arthur" premier fraais pour cette saison de la grande vedette parisienne.

Cette fois Danielle Darrieux joue le rôle d'une petite japonaise. Jamais depuis "Mayerling", Danielle nous avait donné un tel aperçu de sa versatilité. Son rôle est un bijou de composition. Et comme "Port-Arthur" est un film d'amour, d'espionnage et un document d'actualité — on imagine aisément l'intérêt de cette production d'été. Le scénario est tiré d'un roman de Pierre Frondaie.

Charles Vanel, Jean Max et Adolphe Wohlbrück donnent la réplique à Danielle.

Avec le second film "Trois artilleurs en vadrouille" nous allons retrouver en pleine aventure Larquey, Roland Toutain, Paul Azais en compagnie de la jolie Gisèle Préville.

## CINEMA DE PARIS

L'ascendant du fameux moine Raspoutine sur la famille impériale de Russie, sa mort dramatique ont déjà fait l'objet d'un film rétrospectif. La production française a voulu, à son tour, étudier le sujet et ceci nous vaut le film "La Tragédie Impériale" qui paraît l'après-midi aujourd'hui samedi au Cinéma de Paris.

On ne pouvait incarner l'empereur et repoussant à la fois que fut le faux moine d'artiste plus parfait qu'Harry Baur. Raspoutine était un être extraordinaire qui exerçait un pouvoir de séduction encore inexplicable. Harry Baur a longuement étudié son personnage et sa création égale celle qu'il nous donna autrefois du génial Beethoven.

Film somptueux, riche, bien décoré et costumé il groupe autour d'Harry Baur des vedettes importantes. Signalons la présence de Pierre Richard-Willm, Marcelle Chantal, Jany Holt (cœur rôle), Jean Worms et Carine Nelson, une nouvelle venue qui fait un départ foudroyant.

## AU CAPITOL

"Boys Town", mettant en vedette Spencer Tracy et Mickey Rooney, attire depuis vendredi dernier au Capitol des foules si nombreuses que la direction de ce théâtre a décidé de conserver cette production à l'affiche pour une deuxième semaine. "Boys Town", est l'histoire dramatique du Père Flanagan qui lutta toute sa vie pour protéger les jeunes garçons sans foyer et sans amis. C'est le Père Flanagan, qui vit encore, qui fonda la petite ville de Boys Town dans le Nebraska. Cette petite cité est le résultat de ses efforts durant toute sa vie.

Le film fut mis en scène par Norman Taugo auquel nous devons de nombreux succès dont "The Advertisers" et "Tom Sawyer" et "Mad About Music".

## AU LOEWS

La direction du Loews's présente à compter de cette semaine un autre programme de vaudeville des plus amusants avec le concours d'artistes recrutés à la "Casa Mann" de Billie Rose à New-York. Parmi ces artistes, il faut notamment mentionner Walter Powell, Tommy Rafferty, Sybil Kaye, Joe Britton et plusieurs autres. Ces musiciens et comédiens de talent obtiennent sans doute à Montréal le même succès qu'à New-York. Il y aura du chant, de la danse, de la musique, des sketches comiques, des tours d'acrobatie. Deux grands numéros complètent le vaudeville.

Sur l'écran, le Loews's présente un film de Metro-Goldwyn-Mayer: "Listen Darling". Ce film met en vedette Freddie Bartholomew, Judy Garland, Mary Astor, Walter Pidgeon et d'autres.

## AU PALACE

A compter de cette semaine, le Palace présente "If I were King" avec Ronald Colman, Frances Dee, Basil Rathbone, Ellen Drew, C.V. France et Henry Wilcoxon.

C'est l'histoire de François Villen, le poète-vagabond qui est non seulement gai et fougueux, mais qui sait gagner le coeur des deux plus belles femmes de Paris. Ce film historique ne manquera pas de vous intéresser par son intrigue, ses décors et sa magnificence.

## AU PRINCESS

Après avoir donné, il y a plusieurs semaines, une reprise de "The Son of the Sheik", le Princess, qui a constaté le succès de cette formule, a décidé de présenter à ses habitués pour cette semaine, une reprise de deux films d'horreur: "Dracula" avec Bela Lugosi et "Frankenstein" avec Boris Karloff. Ce sera la première fois que l'on pourra voir ces deux films dans le même programme. On se rappelle le succès qu'ils ont remporté lors de leur projection en première à Montréal. Les deux films feront courir des frissons froids même chez les personnes les moins impressionnables.

Des nouvelles d'actualité sur les derniers événements de la semaine complètent le programme.

# SPORTS

## CANADIENS, LE TOUT N'EST PAS DE TIRER, IL FAUT TIRER JUSTE!

Les Canadiens viennent d'enregistrer leur cinquième défaite consécutive depuis le début de la saison. Cela devient tout simplement lamentable, honteux même pour nos Montréalais qui avons été les pionniers de ce sport devenu, par la suite, national. En mentionnant le fait que Détroit a triomphé jeudi soir par un score de 7 à 1, il faut en conclure que certains de nos joueurs avaient complètement perdu la tête et cherchaient la rondelle à un bout de la glace lorsqu'elle était au milieu ou à l'autre bout.

Nos Canadiens ont tellement perdu l'habitude de compter des points que c'en est devenu étonnant. Ils tirent tout le temps vers les buts adversaires, mais c'est le cas de dire: "Le tout n'est pas de tirer, il faut tirer juste". Nos hommes ayant réussi à tirer juste une seule fois jeudi, un spectateur non dénué d'humour sauta sur la glace et se mit à danser jusqu'à ce que l'arbitre Clarence Campbell lui fit quitter la patinoire...

On raconte qu'après le quatrième point enregistré par le Détroit, M. Ernest Savard, président des Canadiens, quitta sa place au Forum et s'en alla on ne sait où. M. Savard avait lieu d'être particulièrement frappé par cette mauvaise tenue, après les soins incessants qu'il n'a cessé de prodiguer à son club. Même, à notre point de vue, n'y aurait-il pas mauvaise volonté quelque part?...

Le 20 novembre, le Tricolore s'en va à New-York rencontrer les Rangers. Mercredi, le 23, il fera face aux Américains, et jeudi, le 24, les mêmes Américains viendront ici. Espérons qu'alors nos hommes, ou du moins ceux d'aujourd'hui qui resteront sur l'alignement, se seront ressaisis et qu'ils accorderont tant à la direction du club qu'aux amateurs une satisfaction plus réelle, plus tangible que jusqu'à date.

## DISCOBOLE

## LES MAITRES SONT MAITRES!

Paris, novembre 1938. Les Anglais sont les meilleurs joueurs de football de l'Europe, et leur supériorité est évidente. Ils sont très fiers de cette supériorité. Un peu trop fiers quelquefois, mais enfin, cette supériorité est évidente et les résultats sont là. La carrière de l'Angleterre ressemble à celle d'un champion de boxe comme fut Johnson, ou d'un champion de course, comme fut Ladoumègue, sur le plan français: tant qu'un tel champion exerce sa profession personne ne peut plus le battre; les rivaux possibles finissent par se décourager; ce n'est plus la peine de se forcer, puisque la première place est prise; on en est réduit à des luttes entre les seconds, qui peuvent être intéressantes, mais qui ne sont pas tout à fait dans la vraie ligne du sport, qui est fait pour désigner des premiers.

Naturellement, l'équipe anglaise a gagné la partie. Par trois buts à zéro. C'est net et c'est normal. Personne n'a été surpris. L'équipe du continent comptait cinq Italiens, deux Allemands, un Belge, un Hongrois, un Suédois et un Français (Aston). Son directeur était M. Pozzo, chef du football italien, homme de tête intelligent et persusif. Mais que voulez-vous qu'il fit contre onze? Non pas contre les onze adversaires, mais contre ses onze hommes à lui? Ceux-ci ne se connaissent même pas.

L'équipe anglaise, elle, était composée de onze Anglais et bien décidés à vaincre.

L'équipe anglaise n'a pas seulement gagné. Elle a été, de loin, la meilleure. Peut-être les joueurs continentaux qui ont pris part à l'expérience en tireront-ils des enseignements utiles? Mais ces enseignements seront bien fragmentaires, bien morcelés et, par conséquent, bien inutiles.

PIERRE BOST.

**A PRENDRE UNE**

# DOW

BIÈRE Old Stock

**Jos trouve le football un jeu très agréable**

**Mais se permet de faire une suggestion:**

**"J'aime mieux déguster une DOW délectable**

**Que de venir répondre à cette question."**

Pour les résultats du hockey—compliments de DOW—téléphonez à PL.7111

## ST DENIS

INCONTESTABLEMENT le rôle le plus pathétique.

**DANIELLE DARIEUX**

**PORT-ARTHUR**

**CHARLES VANEL**

**LARQUEY**

**PAUL AZAIS**

**ROLAND TOUTAIN**

**Artilleurs en vadrouille**

GISELE PREVILLE

# Manoeuvre policiere de M. Duplessis

## JUSTICE ONEREUSE.

### LES PLAIDEURS FUIENT A LA FOIS AVOCATS ET TRIBUNAUX

Les frais de cour sont ruineux. — Les honoraires font le reste. — Sale réputation que les disciples de Thémis ne méritent qu'en partie.

Un avocat vient de mourir à Montréal, le sénateur A. J. Brown, qui avait la réputation d'être un millionnaire. Mais cela ne veut pas dire que beaucoup d'avocats le sont. Au contraire, parmi nos avocats de langue française surtout, il s'en trouve un grand nombre qui "tirent le diable par la queue". A quoi cela tient-il spécialement? A ce que trop de disciples de Thémis, poussés par le besoin, en sont réduits à saigner à blanc les clients qui leur tombent sous la main, en ajoutant leurs honoraires aux frais judiciaires. Et le justiciable en est venu à se désister de ses droits plutôt que de plaider. Me Philippe Ferland, dans l'émission "C'est mon avis", au poste CKAC, vient de reconnaître avec une louable franchise ce lamentable état de choses. Nous citons Me Ferland :

"Le justiciable ne recourt plus aux tribunaux pour faire constater un droit méconnu ou pour obtenir réparation d'un dommage causé. Il ne confie plus à la sagesse des avocats la défense de ses intérêts. Il laisse et je vous dirai tantôt dans quelle proportion, il laisse régner l'anarchie et il préfère son règne à l'intervention de la justice; il préfère laisser faire ou composer à perte avec son débiteur.

"La justice était le premier des services mis à la disposition de la société; elle est devenue une institution dont la société s'écarte, comme l'on s'écarte d'une institution malaisante. La justice n'est plus un service pour la majorité des justiciables, elle est devenue une prohibition pour la masse des justiciables et un privilège pour les riches. Avocat, j'approuve la société de s'en écarter, même au prix de ses intérêts professionnels, car je préfère l'anarchie d'en bas à l'anarchie d'en haut.

"La justice ressemble à une institution de l'ancien régime à la veille de 1789; elle maintient ses privilèges et elle justifie moins ses services. Elle est le monopole des privilégiés, tant elle est coûteuse. Les timbres

### "LA TRAGÉDIE CHINOISE"

Comment fut accueilli un film qui prêchait la guerre à des pacifistes — Réactions d'un populo qui ne sait pas ce qu'il veut.

Le populo est le même un peu partout. Qu'on en juge par cette séance parisienne au Palais de la Mutualité. Il s'agit d'un public assez sérieux. On présentait le film "La Tragédie Chinoise" au Palais de la Mutualité.

An-dessus de la scène tendue aux couleurs de la Chine et de la France un cri s'élevait en lettres gigantesques sur une banderole: "Vive la République Chinoise!"

A 9 heures et demie les "officiels" paraissent; l'ambassadeur de Chine à Paris, le professeur Langevin et quelques intellectuels, dont un Anglais qui revient d'une mission en Chine.

Le premier, le professeur Langevin prend la parole.

Avec quel plaisir nous l'écouterions parler de la vieille civilisation chinoise, de cet effort millénaire pour atteindre à la plus grande intelligence, à la plus haute sagesse. A la bonté. Le public reste froid.

Mais soudain il s'échauffe, applaudit, hurle, trépigne.

Après avoir fait un portrait admirable de ce peuple qui n'a jamais vécu que pour la paix, le professeur Langevin évoque la physiologie tourmentée, haineuse du Japon "ce fils ingrat qui depuis soixante ans poignarde sa mère". Et il en arrive à un parallèle entre la situation en Extrême-Orient et les événements que nous venons de vivre.

— Vice la Tchecoslovaquie! hurle quelqu'un.

Et c'est alors que le professeur Langevin parle de "notre lâcheté".

En quoi consiste-t-elle, cette lâcheté?

L'orateur nous l'explique en usant d'un des "slogans" du film que nous verrons tout à l'heure:

— Mieux vaut le risque de la mort que la certitude de l'esclavage!

Ce qui signifie, si je comprends bien, que le professeur Langevin, admirateur passionné de la Chine pacifique, apôtre lui-même de la Paix, n'en est pas moins partisan de la guerre!

— Guerre pour la Paix! dit-il.

Possible!

Mais guerre tout de même. Or, c'est précisément l'horreur de la guerre qu'on veut nous montrer.

Après que le ministre de la Chine et le jeune Anglais chargé de missions nous ont dépeint les atrocités des combats qui se livrent là-bas, la lumière s'éteint.

Que voyons-nous?

Un vieux républicain, ami de Sun Yat Sen, vit dans sa maison de Taichang, sur les rives de Shanghai, avec son fils Tse-fang, sa bru et ses petits-enfants. Tse-fang paraît en uniforme. Son fils, un gamin de six ans, qui a un képi sur la tête, l'accueille en faisant le salut militaire. Nous sommes, comme vous voyez, en pleine atmosphère pacifique!

Puis c'est l'invasion japonaise. Tse-fang est général. Il défend à la tête de ses troupes.

La salle croule sous les applaudissements.

Alors se déroulent d'épouvantables scènes de guerre. Les hommes s'éventrent à la baïonnette, se fusillent à bout portant.

Les braves redoublent.

Les avions se battent dans le ciel déchiré par les obus et s'écrasent en flammes sur les blessés.

Le public trépigne.

Puis ce sont les atrocités de la rue. Les soudards, ivres de carnage, massacrent les vieux, poursuivent les filles, piétinent les enfants. Une fillette est lancée en l'air et rattrapée sur la pointe d'une baïonnette.

Dans la salle, les femmes jettent des cris d'horreur:

— Assassins!

— Bandits!

Une voix domine le tumulte:

— Voilà ce que nous a préparé Daladier!

Je suis abasourdi par tant de monstrueuse absurdité.

Comment! Ces gens qui

### CET EXCÈS DE ZÈLE CONTRE LES FRÈRES GODON SERA RÉELLEMENT DIRIGÉ CONTRE L'EX-CHEF DE LA POLICE PROVINCIALE JARGAILLE — LA CAMPAGNE PROHIBITIONNISTE ET LA RADIO

(Du correspondant de "L'Autorité")

QUEBEC, 19 — Bien qu'il semble tout à fait certain, maintenant, que le Frère Dosithée, de l'Académie Roussin, ne soit pas l'assassin de la petite Caron, on s'expliquerait mal le zèle soudain du département du procureur général s'il n'y avait anguille... politique, sous roche.

La police provinciale, aux ordres de M. Duplessis, bien que nominale sous les ordres du chef Piuze, voudrait bien impliquer l'ex-chef Jargaille dans cette affaire, non comme le meurtrier, bien qu'elle y trouverait une énorme satisfaction, mais comme ayant fait preuve de trop de zèle contre le Frère Dosithée.

Le pieux M. Duplessis, qui, à l'en croire, passe tous ses mercredis en prières à saint Joseph, dont il prétend conserver le lys immaculé, voudrait taxer l'ancienne administration d'anti-cléricisme, et c'est pourquoi il s'acharne avec autant d'entrain contre les frères Wilfrid et Antonio Godon, qui ne semblent pas, l'un et l'autre, avoir inventé la poudre sans fumée.

### CAMPAGNE DE PROHIBITION

Bien qu'on veuille la voiler sous le titre de campagne de tempérance, l'attaque présentement dirigée contre le commerce des liqueurs dans la province de Québec devrait s'appeler campagne de prohibition.

Des plébiscites seront demandés dans tous les centres où il y a des magasins de liqueurs ou des tavernes, afin d'amener les gens à se prononcer pour la "sécheresse".

Le principal cheval de bataille, dans cette campagne, est l'abus que l'on aurait fait de l'annonce dans les journaux et à la radio. On cite les journaux pour faire bonne mesure, car la radio est la principale coupable. Des émissions comme le "Curé de Village", Fridolin" et autres ont décidément fait trop de bruit.

### FRERE JACQUES.

### LE SERVICE AÉRIEN

#### TRANS-CANADA

Les lignes aériennes Trans-Canada font maintenant dix envoies par jour. L'avion affecté à l'envoie No 1 quitte Montréal, tous les matins, à 7 h. et arrive à Winnipeg le même jour à 5 h. 08 après avoir atterri à Ottawa, Toronto, Perquis et Wazaming. L'envoie No 2 s'effectue dans le sens contraire.

### CATHERINETTES

### L'HÉROÏSME DE TROIS BRAVES FILLES PENDANT LA TERREUR...

Coiffer Sainte-Catherine — Elles voulaient un roi — Pour la "beauté" — Réunies devant l'échafaud

Pourquoi Catherine? C'était le mot sous lequel on désignait jadis, dans des collèges de Paris, les thèses déposées à la Sorbonne et dont l'examen commençait ordinairement vers le 25 novembre, jour consacré à sainte Catherine, alors patronne des étudiants. Evidemment, c'est là une étymologie qui n'a rien à voir avec nos madinettes. Quant à la proverbiale location: coiffer sainte Catherine, les savants sont ingénus à en chercher l'origine sans rien découvrir qui puisse tout à fait satisfaire. Ce qui semble le plus vraisemblable, c'est que, aux époques de foi, alors que les laïques étaient admis à orner les églises, on habitait les statues des saints, et chacune avait sa garde-robe, souvent très luxueuse. Le soin de parer sainte Catherine, modèle de chasteté et de pudeur, était réservé aux jeunes filles; dès qu'elles avaient dépassé la vingt-cinquième année, elles cédèrent ce privilège à de moins mères, et c'est pourquoi on disait d'elles: elles ont coiffé sainte Catherine, ce qui signifiait, dans le sens absolu du participe passé: elles ont fini de coiffer... elles ne coifferont plus sainte Catherine. La location s'est altérée avec l'âge, si bien qu'elle s'est aujourd'hui retournée, et je vous donne cette explication pour ce qu'elle vaut, — probablement pas grand-chose.

C'était à l'époque de la Terreur, l'échafaud était en permanence, les hommes les plus braves couraient la tête et tremblaient. Trois ouvrières parisiennes résolurent de protester contre l'odieuse régime et la

crient d'horreur devant les atrocités de la guerre, insultent l'homme qui leur a épargné ces atrocités! Ces pacifistes forcés, qui s'entoussaient de carnages, accusent de "lâcheté" l'homme qui a tout fait pour la paix!

Et ces images atroces, jetées au peuple pour nourrir sa haine, ne sont pas même vraies! Ce n'est pas un documentaire, mais un film de propagande. Les héros comme les bourreaux ne sont que des acteurs de cinéma. Tout est truqué pour les besoins de la cause.

Jacques DHAENE

### M. EDOUARD DALADIER

Ambitionne-t-il réellement la dictature? — Plus rude en paroles qu'en actions. — M. Herriot le réclame comme son "meilleur élève".

Les dépêches prêtent à M. Edouard Daladier l'ambition d'établir la dictature en France. C'est donc un homme à étudier que M. Daladier. Voici le portrait qui m'en trace Boisvyon dans "l'Événement":

Le public n'aime pas les hommes politiques compliqués. Il leur accorde, pour les reconnaître, deux ou trois gestes reconnaissables, une attitude qui obligera plus tard les statuaire à se conformer à la vérité de tout le monde et une carte d'identité morale qui ne variera pas plus que les indications portées sur la première page des livrets militaires: "visage ovale, nez ordinaire, front haut", même lorsque le temps a arrondi le visage, allongé le nez et que les rides ont ramené le front à des proportions plus décentes.

Pour le public, M. Edouard Daladier est le fils du boulanger de Carpentras, il fait ses cigarettes lui-même, il est brusquement fantaisiste et parle avec plus de décision qu'il n'agit. Le seul trait indiscutable de ce portrait est que M. Daladier naquit en effet à Carpentras et qu'il est le fils d'un boulanger. Pour le reste, il apparaît un peu comme les autres hommes et le temps apporte à sa nature primitive les corrections bienfaisantes qu'il réserve seulement aux bons élèves de la vie.

Né en 1884, à Carpentras, M. Edouard Daladier peut avoir l'orgueil de s'être fait lui-même. Bourcier au Lycée de Lyon il fut comme professeur M. Edouard Herriot qui lui fit la classe de rhétorique supérieure. Singulière époque pour le jeune homme qui travaillait presque toujours seul, s'acharnant sur ses devoirs, se liant peu, sinon avec son professeur qui devint pour lui, p'us tard, un guide politique.

On a mis en doute, depuis, cette amitié; on a signalé, avec un peu trop de complaisance, semble-t-il, les rivalités que ne pouvait manquer de produire la juxtaposition de deux chefs. Qu'il ait rivalité, c'est possible, mais ce sont des rivalités temporaires qui n'entament pas la confiance; divergence sur la doctrine parfois, façons de voir que deux tempéraments différents expriment avec leur propre personnalité. Le parti choisit, donnant un jour raison à l'un, une autre fois raison à l'autre, mais qui ne fait ni vainqueur, ni vaincu parce qu'il n'y a jamais de vaincu en politique mais simplement des individualités qui s'effacent tour à tour l'une devant l'autre.

Et quand on parle à M. Edouard Herriot des succès oratoires et politiques de M. Edouard Daladier, avec l'espoir, peut-être, de lui arracher un mot d'amertume, il répond avec un sourire:

— Daladier, mais c'est toujours mon meilleur élève.

Et c'est encore une élégante façon de triompher.

En fait, les deux caractères sont différents. M. Edouard Herriot vit plus dans le présent, M. Edouard Daladier qui est un solitaire et — le mot lui a été donné comme épithète et lui convient — un taciturne.

C'est dans une quasi-solitude qu'il s'est formé. Agrégation (il est resté le premier). Professeur d'histoire au lycée Condorcet, cinq années de guerre, capitaine, Légion d'honneur et trois citations, M. Edouard Daladier qui est un solitaire et — le mot lui a été donné comme épithète et lui convient — un taciturne.

C'est dans une quasi-solitude qu'il s'est formé. Agrégation (il est resté le premier). Professeur d'histoire au lycée Condorcet, cinq années de guerre, capitaine, Légion d'honneur et trois citations, M. Edouard Daladier qui est un solitaire et — le mot lui a été donné comme épithète et lui convient — un taciturne.

Il se retire le soir près d'eux et ne sort pas, lisant jusqu'à une heure avancée de la nuit, soignant peu, se rappelant que voilà peu de temps une épouse aimée lui rendait la vie plus facile et plus douce.

Il est brusque, sans doute, mais c'est qu'il comprend très vite ce qu'on veut lui dire et qu'il a horreur des longs discours; il interromp un interlocuteur qui s'égaré.

Il est brusque, sans doute, mais c'est qu'il comprend très vite ce qu'on veut lui dire et qu'il a horreur des longs discours; il interromp un interlocuteur qui s'égaré.

Il est brusque, sans doute, mais c'est qu'il comprend très vite ce qu'on veut lui dire et qu'il a horreur des longs discours; il interromp un interlocuteur qui s'égaré.

Il est brusque, sans doute, mais c'est qu'il comprend très vite ce qu'on veut lui dire et qu'il a horreur des longs discours; il interromp un interlocuteur qui s'égaré.

Il est brusque, sans doute, mais c'est qu'il comprend très vite ce qu'on veut lui dire et qu'il a horreur des longs discours; il interromp un interlocuteur qui s'égaré.

Il est brusque, sans doute, mais c'est qu'il comprend très vite ce qu'on veut lui dire et qu'il a horreur des longs discours; il interromp un interlocuteur qui s'égaré.

Il est brusque, sans doute, mais c'est qu'il comprend très vite ce qu'on veut lui dire et qu'il a horreur des longs discours; il interromp un interlocuteur qui s'égaré.

Il est brusque, sans doute, mais c'est qu'il comprend très vite ce qu'on veut lui dire et qu'il a horreur des longs discours; il interromp un interlocuteur qui s'égaré.

Il est brusque, sans doute, mais c'est qu'il comprend très vite ce qu'on veut lui dire et qu'il a horreur des longs discours; il interromp un interlocuteur qui s'égaré.

Il est brusque, sans doute, mais c'est qu'il comprend très vite ce qu'on veut lui dire et qu'il a horreur des longs discours; il interromp un interlocuteur qui s'égaré.

Il est brusque, sans doute, mais c'est qu'il comprend très vite ce qu'on veut lui dire et qu'il a horreur des longs discours; il interromp un interlocuteur qui s'égaré.

Il est brusque, sans doute, mais c'est qu'il comprend très vite ce qu'on veut lui dire et qu'il a horreur des longs discours; il interromp un interlocuteur qui s'égaré.

Il est brusque, sans doute, mais c'est qu'il comprend très vite ce qu'on veut lui dire et qu'il a horreur des longs discours; il interromp un interlocuteur qui s'égaré.

Il est brusque, sans doute, mais c'est qu'il comprend très vite ce qu'on veut lui dire et qu'il a horreur des longs discours; il interromp un interlocuteur qui s'égaré.

Il est brusque, sans doute, mais c'est qu'il comprend très vite ce qu'on veut lui dire et qu'il a horreur des longs discours; il interromp un interlocuteur qui s'égaré.

Il est brusque, sans doute, mais c'est qu'il comprend très vite ce qu'on veut lui dire et qu'il a horreur des longs discours; il interromp un interlocuteur qui s'égaré.

Il est brusque, sans doute, mais c'est qu'il comprend très vite ce qu'on veut lui dire et qu'il a horreur des longs discours; il interromp un interlocuteur qui s'égaré.

Il est brusque, sans doute, mais c'est qu'il comprend très vite ce qu'on veut lui dire et qu'il a horreur des longs discours; il interromp un interlocuteur qui s'égaré.

### GARAGE MOTORDROME

Le plus grand en ville. Construit à l'épreuve du feu. Angle rues Sherbrooke Est et Sanguinet — LA. 7400

### REMISAGE D'HIVER \$3.50

CHAUFFE par mois

### PAROLES DANS L'INVISIBLE

L'occultisme des Noirs — Télépathie — Ce que raconte un missionnaire — Transmission de la pensée

Il nous est certainement arrivé un phénomène que tout le monde a pu observer au moins une fois dans sa vie: penser à quelqu'un brusquement et recevoir, au même moment, de ses nouvelles. Parfois, c'est juste avant de le rencontrer à un tournant de rue que la pensée de la personne nous vient brusquement. Ce phénomène s'appelle la télépathie.

Tout se passe comme si nous étions liés les uns et les autres semblables à des postes émetteurs et récepteurs de T. S. F. Les récentes recherches météoriques conjurent d'ailleurs le fait, maintenant certain et prouvé, que des ondes vibratoires nous entourent continuellement. Si une onde venant d'un être cher, d'une personne connue, d'un parent éloigné, nous atteint et que nous sommes attentifs à son certaine date, dans un endroit fixe. En arrivant en ce lieu, je constatai qu'aucun de mes chasseurs ne s'y trouvait encore. N'ayant pas grand-chose à faire on j'étais, je me rendis chez un sorcier indigène fort réputé, pour me distraire et me rendre compte de ce que me dirait ce homme.

Le sorcier refusa d'abord de me dire où se trouvaient mes chasseurs, parce que, disait-il, il ne savait comment s'y prendre avec les blancs; en insistant, il accepta enfin "d'ouvrir la porte de la distance". Il me demanda simplement le nombre de mes chasseurs et le nom de chacun d'eux.

Le devin nous alluma alors huit feux, un pour chaque chasseur, et jeta dans les flammes des racines de plantes, dit-il, qui devaient nous rendre ensuite en se répandant dans l'air, dans un endroit fixe. En arrivant en ce lieu, je constatai qu'aucun de mes chasseurs ne s'y trouvait encore. N'ayant pas grand-chose à faire on j'étais, je me rendis chez un sorcier indigène fort réputé, pour me distraire et me rendre compte de ce que me dirait ce homme.

Le sorcier refusa d'abord de me dire où se trouvaient mes chasseurs, parce que, disait-il, il ne savait comment s'y prendre avec les blancs; en insistant, il accepta enfin "d'ouvrir la porte de la distance". Il me demanda simplement le nombre de mes chasseurs et le nom de chacun d'eux.

Le devin nous alluma alors huit feux, un pour chaque chasseur, et jeta dans les flammes des racines de plantes, dit-il, qui devaient nous rendre ensuite en se répandant dans l'air, dans un endroit fixe. En arrivant en ce lieu, je constatai qu'aucun de mes chasseurs ne s'y trouvait encore. N'ayant pas grand-chose à faire on j'étais, je me rendis chez un sorcier indigène fort réputé, pour me distraire et me rendre compte de ce que me dirait ce homme.

Le sorcier refusa d'abord de me dire où se trouvaient mes chasseurs, parce que, disait-il, il ne savait comment s'y prendre avec les blancs; en insistant, il accepta enfin "d'ouvrir la porte de la distance". Il me demanda simplement le nombre de mes chasseurs et le nom de chacun d'eux.

Le devin nous alluma alors huit feux, un pour chaque chasseur, et jeta dans les flammes des racines de plantes, dit-il, qui devaient nous rendre ensuite en se répandant dans l'air, dans un endroit fixe. En arrivant en ce lieu, je constatai qu'aucun de mes chasseurs ne s'y trouvait encore. N'ayant pas grand-chose à faire on j'étais, je me rendis chez un sorcier indigène fort réputé, pour me distraire et me rendre compte de ce que me dirait ce homme.

Le sorcier refusa d'abord de me dire où se trouvaient mes chasseurs, parce que, disait-il, il ne savait comment s'y prendre avec les blancs; en insistant, il accepta enfin "d'ouvrir la porte de la distance". Il me demanda simplement le nombre de mes chasseurs et le nom de chacun d'eux.

Le devin nous alluma alors huit feux, un pour chaque chasseur, et jeta dans les flammes des racines de plantes, dit-il, qui devaient nous rendre ensuite en se répandant dans l'air, dans un endroit fixe. En arrivant en ce lieu, je constatai qu'aucun de mes chasseurs ne s'y trouvait encore. N'ayant pas grand-chose à faire on j'étais, je me rendis chez un sorcier indigène fort réputé, pour me distraire et me rendre compte de ce que me dirait ce homme.

Le sorcier refusa d'abord de me dire où se trouvaient mes chasseurs, parce que, disait-il, il ne savait comment s'y prendre avec les blancs; en insistant, il accepta enfin "d'ouvrir la porte de la distance". Il me demanda simplement le nombre de mes chasseurs et le nom de chacun d'eux.

Le devin nous alluma alors huit feux, un pour chaque chasseur, et jeta dans les flammes des racines de plantes, dit-il, qui devaient nous rendre ensuite en se répandant dans l'air, dans un endroit fixe. En arrivant en ce lieu, je constatai qu'aucun de mes chasseurs ne s'y trouvait encore. N'ayant pas grand-chose à faire on j'étais, je me rendis chez un sorcier indigène fort réputé, pour me distraire et me rendre compte de ce que me dirait ce homme.

Le sorcier refusa d'abord de me dire où se trouvaient mes chasseurs, parce que, disait-il, il ne savait comment s'y prendre avec les blancs; en insistant, il accepta enfin "d'ouvrir la porte de la distance". Il me demanda simplement le nombre de mes chasseurs et le nom de chacun d'eux.

Le devin nous alluma alors huit feux, un pour chaque chasseur, et jeta dans les flammes des racines de plantes, dit-il, qui devaient nous rendre ensuite en se répandant dans l'air, dans un endroit fixe. En arrivant en ce lieu, je constatai qu'aucun de mes chasseurs ne s'y trouvait encore. N'ayant pas grand-chose à faire on j'étais, je me rendis chez un sorcier indigène fort réputé, pour me distraire et me rendre compte de ce que me dirait ce homme.

Le sorcier refusa d'abord de me dire où se trouvaient mes chasseurs, parce que, disait-il, il ne savait comment s'y prendre avec les blancs; en insistant, il accepta enfin "d'ouvrir la porte de la distance". Il me demanda simplement le nombre de mes chasseurs et le nom de chacun d'eux.

Le devin nous alluma alors huit feux, un pour chaque chasseur, et jeta dans les flammes des racines de plantes, dit-il, qui devaient nous rendre ensuite en se répandant dans l'air, dans un endroit fixe. En arrivant en ce lieu, je constatai qu'aucun de mes chasseurs ne s'y trouvait encore. N'ayant pas grand-chose à faire on j'étais, je me rendis chez un sorcier indigène fort réputé, pour me distraire et me rendre compte de ce que me dirait ce homme.

Le sorcier refusa d'abord de me dire où se trouvaient mes chasseurs, parce que, disait-il, il ne savait comment s'y prendre avec les blancs; en insistant, il accepta enfin "d'ouvrir la porte de la distance". Il me demanda simplement le nombre de mes chasseurs et le nom de chacun d'eux.

Le devin nous alluma alors huit feux, un pour chaque chasseur, et jeta dans les flammes des racines de plantes, dit-il, qui devaient nous rendre ensuite en se répandant dans l'air, dans un endroit fixe. En arrivant en ce lieu, je constatai qu'aucun de mes chasseurs ne s'y trouvait encore. N'ayant pas grand-chose à faire on j'étais, je me rendis chez un sorcier indigène fort réputé, pour me distraire et me rendre compte de ce que me dirait ce homme.

Le sorcier refusa d'abord de me dire où se trouvaient mes chasseurs, parce que, disait-il, il ne savait comment s'y prendre avec les blancs; en insistant, il accepta enfin "d'ouvrir la porte de la distance". Il me demanda simplement le nombre de mes chasseurs et le nom de chacun d'eux.

Le devin nous alluma alors huit feux, un pour chaque chasseur, et jeta dans les flammes des racines de plantes, dit-il, qui devaient nous rendre ensuite en se répandant dans l'air, dans un endroit fixe. En arrivant en ce lieu, je constatai qu'aucun de mes chasseurs ne s'y trouvait encore. N'ayant pas grand-chose à faire on j'étais, je me rendis chez un sorcier indigène fort réputé, pour me distraire et me rendre compte de ce que me dirait ce homme.

Le sorcier refusa d'abord de me dire où se trouvaient mes chasseurs, parce que, disait-il, il ne savait comment s'y prendre avec les blancs; en insistant, il accepta enfin "d'ouvrir la porte de la distance". Il me demanda simplement le nombre de mes chasseurs et le nom de chacun d'eux.

Le devin nous alluma alors huit feux, un pour chaque chasseur, et jeta dans les flammes des racines de plantes, dit-il, qui devaient nous rendre ensuite en se répandant dans l'air, dans un endroit fixe. En arrivant en ce lieu, je constatai qu'aucun de mes chasseurs ne s'y trouvait encore. N'ayant pas grand-chose à faire on j'étais, je me rendis chez un sorcier indigène fort réputé, pour me distraire et me rendre compte de ce que me dirait ce homme.

Le sorcier refusa d'abord de me dire où se trouvaient mes chasseurs, parce que, disait-il, il ne savait comment s'y prendre avec les blancs; en insistant, il accepta enfin "d'ouvrir la porte de la distance". Il me demanda simplement le nombre de mes chasseurs et le nom de chacun d'eux.

Le devin nous alluma alors huit feux, un pour chaque chasseur, et jeta dans les flammes des racines de plantes, dit-il, qui devaient nous rendre ensuite en se répandant dans l'air, dans un endroit fixe. En arrivant en ce lieu, je constatai qu'aucun de mes chasseurs ne s'y trouvait encore. N'ayant pas grand-chose à faire on j'étais, je me rendis chez un sorcier indigène fort réputé, pour me distraire et me rendre compte de ce que me dirait ce homme.

Le sorcier refusa d'abord de me dire où se trouvaient mes chasseurs, parce que, disait-il, il ne savait comment s'y prendre avec les blancs; en insistant, il accepta enfin "d'ouvrir la porte de la distance". Il me demanda simplement le nombre de mes chasseurs et le nom de chacun d'eux.

Le devin nous alluma alors huit feux, un pour chaque chasseur, et jeta dans les flammes des racines de plantes, dit-il, qui devaient nous rendre ensuite en se répandant dans l'air, dans un endroit fixe. En arrivant en ce lieu, je constatai qu'aucun de mes chasseurs ne s'y trouvait encore. N'ayant pas grand-chose à faire on j'étais, je me rendis chez un sorcier indigène fort réputé, pour me distraire et me rendre compte de ce que me dirait ce homme.

Le sorcier refusa d'abord de me dire où se trouvaient mes chasseurs, parce que, disait-il, il ne savait comment s'y prendre avec les blancs; en insistant, il accepta enfin "d'ouvrir la porte de la distance". Il me demanda simplement le nombre de mes chasseurs et le nom de chacun d'eux.

Le devin nous alluma alors huit feux, un pour chaque chasseur, et jeta dans les flammes des racines de plantes, dit-il, qui devaient nous rendre ensuite en se répandant dans l'air, dans un endroit fixe. En arrivant en ce lieu, je constatai qu'aucun de mes chasseurs ne s'y trouvait encore. N'ayant pas grand-chose à faire on j'étais, je me rendis chez un sorcier indigène fort réputé, pour me distraire et me rendre compte de ce que me dirait ce homme.

Le sorcier refusa d'abord de me dire où se trouvaient mes chasseurs, parce que, disait-il, il ne savait comment s'y prendre avec les blancs; en insistant, il accepta enfin "d'ouvrir la porte de la distance". Il me demanda simplement le nombre de mes chasseurs et le nom de chacun d'eux.

Le devin nous alluma alors huit feux, un pour chaque chasseur, et jeta dans les flammes des racines de plantes, dit-il, qui devaient nous rendre ensuite en se répandant dans l'air, dans un endroit fixe. En arrivant en ce lieu, je constatai qu'aucun de mes chasseurs ne s'y trouvait encore. N'ayant pas grand-chose à faire on j'étais, je me rendis chez un sorcier indigène fort réputé, pour me distraire et me rendre compte de ce que me dirait ce homme.

Le sorcier refusa d'abord de me dire où se trouvaient mes chasseurs, parce que, disait-il, il ne savait comment s'y prendre avec les blancs; en insistant, il accepta enfin "d'ouvrir la porte de la distance". Il me demanda simplement le nombre de mes chasseurs et le nom de chacun d'eux.

Le devin nous alluma alors huit feux, un pour chaque chasseur, et jeta dans les flammes des racines de plantes, dit-il, qui devaient nous rendre ensuite en se répandant dans l'air, dans un endroit fixe. En arrivant en ce lieu, je constatai qu'aucun de mes chasseurs ne s'y trouvait encore. N'ayant pas grand-chose à faire on j'étais, je me rendis chez un sorcier indigène fort réputé, pour me distraire et me rendre compte de ce que me dirait ce homme.

### LA PRESSE ANGLAISE EST MENACÉE DE RESTRICTIONS

Par suite de l'extr